

Boris Schreiber

***Un silence d'environ une demi-heure***

Paris, Le Cherche-Midi, 1996

Rééd. Gallimard, col. « Folio », 1998

2 t. 896 p. (I) et 976 p. (II), 54 F/vol.

Commencée en 1989 avec *Le Lait de la nuit* et *Le Tournesol déchiré* en 1991 (ouvrages publiés chez François Bourin, réédités en folio n° 2263 et 2513), la biographie romancée de l'auteur atteint avec *Un silence d'environ une demi-heure* une sorte d'apogée, qui a valu à Schreiber, le prix Renaudot. À n'en pas douter, le romancier donne ici la mesure d'un talent littéraire hors du commun, sur près de deux mille pages, dans un étonnant entrelacs de trivial et de sublime et au fil d'une prose qui ne paie pas de mine mais coule si bien, osera-t-on dire, qu'elle finit par former un courant dévastateur, sidérant. Il suffit de connaître les deux données fondatrices du roman pour comprendre comment l'auteur va en jouer et les faire jouer, confrontant ses personnages aux pires épreuves de ce siècle (le roman court du début des années 1930 à la Libération) : *primo*, les Schreiber (père, mère, enfant) sont des Juifs russes ayant fui l'URSS après 1917 pour passer de Pologne en Allemagne, d'Allemagne en Belgique et de Belgique en France, famille nucléaire dont l'unique préoccupation est de survivre, d'échapper à cette histoire dévoreuse qui ne cesse de vouloir les rattraper ; *secundo*, le jeune Schreiber (né à Berlin en 1923) est un surdoué, poète à la plume étonnamment précoce, adulé par sa mère et encouragé par le prix Nobel André Gide. Le narrateur est d'ailleurs à ce point épris de lui-même qu'il n'écrit pas à la première personne du singulier mais à la première personne du pluriel, réuni dans le couple étrange d'un « nous, Boris et moi » qui surprend. Ce nombrilisme commence par exaspérer. Bientôt, pourtant, il dépasse si bien toute mesure qu'on le sent devenu objet de souffrance ; et que tous ces dons dont se croyait pourvu ce curieux narrateur ne sont attribués qu'à l'autre moi, à ce Boris qui perd d'ailleurs son talent à mesure que l'histoire le déflore à coups de rations d'horreur. Juif non déclaré, le héros en vient à travailler dans une organisation allemande de défense civile où il côtoie chaque jour le loup, faisant la nique à la mort... « Boris et moi » se change en « Boris sans moi » puis en « Boris tout seul », dernier avatar des illusions d'un petit enfant juif qui rêve de gloire et dont la vie ultérieure aura pour tâche de reconquérir ce droit à l'éternité avec « l'énorme roman futur » que voici : à cette différence près que ce n'est pas un livre de revanche mais de conquête, et non pas sur les autres, mais sur soi.

P. G.